

## Textes proposés

### Texte n°: 01

#### Le Nil au temps des Pharaons

L'eau du Nil, battue, fouettée, divisée par les rames, les avirons, les gouvernails écumait comme une mer, et formait mille remous qui rompaient la force du courant.

La structure des barques était aussi variée que pittoresque : les unes se terminaient à chaque extrémité par une grande fleur de lotus recourbée en dedans et serrée à sa tige d'une cravate de banderoles, les autres se bifurquaient à la poupe et s'aiguisaient en pointe ; celles-ci s'arrondissaient en croissant et se relevaient aux deux bouts ; celles-là portaient des espèces de châteaux ou plates-formes où se tenaient debout les pilotes ; quelques-unes consistaient en trois bandes d'écorce reliées avec des cordes et manœuvrées par une pagaie. Les bateaux destinés au transport des animaux et des chars étaient accolés bord à bord, et supportaient un plancher sur lequel se remployait un pont volant permettant d'embarquer et de débarquer sans peine : le nombre était grand.

Les chevaux surpris hennissaient et frappaient le bois de leur corne sonore ; les bœufs tournaient avec inquiétude du côté de la rive leurs mufles lustrés d'où pendaient des filaments de bave, et se calmaient sous les caresses des conducteurs.

Les contremaîtres marquaient le rythme aux rameurs en heurtant l'une contre l'autre la paume de leurs mains ; les pilotes criaient leurs ordres, indiquant les manœuvres nécessaires pour se diriger à travers le dédale mouvant des embarcations. Parfois malgré les précautions, les bateaux se choquaient et les mariniers échangeaient des injures ou se frappaient de leurs rames.

Ces milliers de nef, peintes la plupart en blanc et relevées d'ornements verts, bleus et rouges chargées d'hommes et de femmes vêtus de costumes multicolores, faisaient disparaître entièrement le Nil sur une surface de plusieurs lieues, et présentaient sous la vive couleur du soleil d'Egypte, un spectacle d'un éclat éblouissant dans sa mobilité ; l'eau agitée en tous sens fourmillait, miroitait comme du vif-argent et ressemblait à un soleil brisé en millions de pièces.

Théophile GAUTIER  
« Le Roman de la Momie »

## Texte n°: 03

### AIN – SEFRA

J'avais quitté Aïn – Sefra l'an dernier aux souffles de l'hiver. Elle était transie de froid, et de grands vents glapissants la balayaient, courbant la nudité frêle des arbres. Je la revois aujourd'hui tout autre, redevenue elle-même, dans le rayonnement morne de l'été très saharienne, très somnolente, avec son ksar fauve au pied de la dune en or, avec ses koubba saintes et ses jardins bleuâtres.

C'est bien la petite capitale de l'Oranie désertique, esseulée dans sa vallée de sable, entre l'immensité monotone des Hauts-Plateaux et la fournaise du Sud.

Elle m'avait semblé morose, sans charme, parce que la magie du soleil ne l'enveloppait pas de l'atmosphère lumineuse qui est tout le luxe des villes d'Afrique. Et maintenant que j'y vis en un petit logis provisoire, je commence à l'aimer. D'ailleurs, je ne la quitterai plus pour un maussade retour vers le Tell banalisé, et cela suffit pour que je la regarde avec d'autres yeux. Quand je partirai, ce ne sera que pour descendre plus loin, pour m'en aller là-bas, vers le grand Sud, où dorment les « hamada » sous l'éternel soleil.

Parmi les peupliers à troncs blancs, en longs sentiers, suivant les premières ondulations de la dune, avec des parfums retrouvés de sève et de résine, j'ai l'illusion de me perdre en forêt. C'est une sensation très douce et très pure que teinte par moments de sensualité l'haleine plus lointaine d'un bouquet d'acacias en fleurs. Que j'aime la verdure exubérante et les troncs vivants, plissés d'une peau d'éléphant, de ces figuiers gonflés de lait amer, autour desquels bourdonnent des essaims de mouches dorées !

Dans ce jardin surpris en pleine aridité j'ai passé des heures longues, couchée à la renverse, me grisant d'immobilité sous la caresse tiède des brises, à regarder les branches à peine agitées, aller et venir sur le fond éblouissant du ciel, comme les agrès d'un navire balancé doucement.

Au delà des derniers peupliers, déjà plus grêles et plus rabougris, la piste de sable monte et finit brusquement au pied de la dune immaculée, qui semble en poudre d'or fin.

Là, les vents du ciel se jouent librement, édifiant des collines, creusant des vallées, ouvrant des précipices, créant, au caprice de chaque jour, de nouveaux paysages éphémères.

Tout en haut, hasardeusement posé sur un coteau un peu plus stable, avec ses arêtes de pierres noires, un « blockhaus » rougeâtre veille sur la vallée, sentinelle qui regarde maintenant le silence et la paix des horizons vagues.

La dune d'un doré ardent tranche violemment sur le fond bleu et sévère du Djebel Mektar. Le jour finit doucement sur Aïn-Sefra, noyée de vapeurs légères et de fumées odorantes.

J'éprouve la sensation de mélancolie délicate et d'étrange rajeunissement des veilles de départ. Tout les soucis, le lourd malaise des derniers mois dans la fastidieuse et énervante Alger, tout ce qui constituait mon noir, mon « cafard », est resté là-bas...

Isabelle EBERHARDT

« Dans l'ombre chaude de l'Islam »

## Texte n° : 04

### La ville descend au travail

La ville descend au travail. Des quartiers populeux, des lointaines banlieues, vers les usines, les bureaux, les magasins, s'amorce le flux de centaines de milliers d'hommes et de femmes. Le flot humain dévale vers les quais des gares et des stations de métro, emplit les trains ouvriers, les rames souterraines, les trames et les autobus. Foule silencieuse, compressée sur les banquettes, serrée, debout dans les couloirs et sur les plateformes. Le bras tendu, on s'accroche tant bien que mal à une barre ou à une courroie, tandis que l'autre on tient le journal plusieurs fois replié dont on n'est parvenu à déchiffrer que les gros titres et les images, le sec ou la serviette coincés dans la foule. Visages crispés, visages las ... avec cet air absent qu'on imagine aux somnambules.

Pour beaucoup, ces déplacements quotidiens du logis au lieu de travail sont devenus de laborieux voyages, prenant des heures, demandant l'utilisation de plusieurs moyens de locomotion, métro, train, autobus, qu'il s'agit de combiner, ajuster sans erreur, suivant un horaire précis. La tête pleine encore de la sonnerie du réveil, qui est rentrée dans la conscience comme une vrille, on voit surgir l'image de la prochaine bouche de métro, de l'escalier qu'il faudra dévaler. On court au portillon automatique qui se rabattra peut-être alors qu'il ne restera que quatre marches à descendre ... et puis à la sortie dans le petit jour, à l'autobus cahotant.

Et puis, c'est l'usine, le moutonnement des dos qui s'engouffrent dans le portail béant, les mêmes ateliers, les mêmes gestes, les mêmes poignées de main machinales rapidement échangées. Les moteurs démarrent, on n'entend plus maintenant que la voix des machines, « on est dans la même journée qu'hier et que demain ».

Combien loin maintenant la nature avec ses arbres, ses plantes, ses bêtes, ses eaux vives, son air libre. A la place du ciel, le regard trouve les carreaux bleus des toitures en lames de scie. On est dans un monde tout à fait artificiel, né tout entier de l'effort de l'homme, dans le monde des constructions géométriques, des blocs de ciment armé aux lignes droites, aux artères dures, dans le monde du métal et des machines qui vivent d'une vie étrange et sans âme, dans le monde de la nécessité. L'horloge de pointage marque l'entrée dans ce pays à part, la soumission de l'homme à l'automatisme de la machine. Tout est réglé, rien n'est laissé au hasard. D'avance les tâches ont été conçues, organisées et minutées. Il n'y a plus qu'à suivre les prescriptions de la feuille de travail.

René DUCHET

« Bilan de la civilisation technicienne »

Privat. Edit.

## Texte n°: 02

### Beauté de mon pays

Pour aller à Tighezrane, ils suivirent un sentier capricieux et encaissé qui plongeait résolument vers le fond de la vallée. Du haut village, ils purent admirer une bonne partie de la Kabylie : au nord, le massif des Aït-Djenad qui se dresse comme une barrière imposante devant la Méditerranée ; au sud, le Djurdjura encore plus hermétique, qui semble cacher aux regards un monde imaginaire, très différent du nôtre. C'est un colosse dénudé, d'un blanc de cendre assez terne sur les contreforts et dont les cimes se confondent souvent avec les gros cumulus. Mais en ce mois d'avril au ciel bleu, ses sommets sont encore couverts d'une neige éblouissante. Il offre alors aux montagnards la plénitude d'un spectacle grandiose fait d'extrême puissance et de beauté sauvage. Les villages minuscules qui se terrent à son pied ou s'égrènent sur les sommets des massifs plus modestes ont l'air d'une multitude apeurée qui se prosterne devant un Dieu sévère. A l'est et à l'ouest, partout des collines, des montagnes, des vallées profondes et étroites où se devinent des rivières qui toutes vont se rejoindre là-bas, dans la plaine. Une plaine d'ailleurs étroite, simple couloir entre les massifs nord et les massifs sud. Un vrai visage de montagne !

Cependant, ce visage a ses traits particuliers, bien à lui. Ce n'est pas le vert qui constitue le fond du tableau. L'olivier domine ; le grand olivier tordu, au feuillage bleu presque noir du côté vernissé, clair presque blanc de l'autre. L'aspect change avec le ciel, selon les saisons ou selon les heures. Les rayons du soleil, le jeu de la lumière et de l'ombre accentuent les reliefs et font naître l'illusion. Ici, le paysage est tout scintillant car le vernis des feuilles réfléchit la lumière ; là-bas, l'ombre est si épaisse, le feuillage si touffu que l'on admet facilement que ceux qui s'y trouvent se croient encore à l'aube.

Lorsqu'on examine les détails de ce tableau, on s'aperçoit qu'il n'est pas uniforme. Aux alentours des villages, au haut de chaque crête, le fond sombre de l'olivier disparaît, remplacé par le tapis vert tendre des orges surmonté de panaches de frênes, de cerisiers ou de figuiers. Ce sont les vergers kabyles, ceux auxquels nous avons gardé le nom latin de horti ...

Le sentier abrupt est bordé de ronces exubérantes et de genêts parfumés tout pleins de petits papillons d'or. Des fleurs minuscules, blanches, bleues, rouges, jaunes courent sur le talus, couvrent les blocs de schiste ; des fauvelles gazouillent et narguent les passants ; des femmes et des enfants s'interpellent d'une voix cristalline.

Mouloud FERAOUN  
« La terre et le sang »  
ENAG Editions.

## Texte n° : 05

### Visions imaginaires

L'auteur se souvient de son enfance, des peurs qui l'assaillaient dès qu'il était couché dans la chambre de sa mère. On le couchait seul.

Il m'arriva dans cette chambre des aventures extraordinaires. J'y avais un petit lit à galerie qui restait tout le jour dans un coin. Ma mère le plaçait, chaque nuit, au milieu de la chambre, sans doute pour le rapprocher du sien, dont les rideaux immenses me remplissaient de peur et d'admiration.

C'était toute une affaire de me coucher. Il y fallait des supplications, des larmes, des embrassements. Et ce n'était pas tout : je m'échappais en chemise et je sautais comme un lapin. Ma mère me rattrapait sous un meuble pour me mettre au lit. C'était très gai.

Mais à peine étais-je couché, que des personnages tout à fait étrangers à ma famille se mettaient à défiler autour de moi. Ils avaient des nez en bec de cigogne, des moustaches hérissées, des ventres pointus et des jambes comme des pattes de coq. Ils se montraient de profil, avec un œil rond au milieu de la joue. Ils défilaient, portant balais, broches, guitares, seringues et quelques instruments inconnus.

Laid comme ils étaient, ils n'auraient pas dû se montrer. Mais je dois leur rendre une justice : ils se coulaient sans bruit le long du mur et aucun d'eux, pas le plus petit et le dernier, qui avait un soufflet au derrière, ne fit jamais un pas vers mon lit. Une force les retenait visiblement au mur le long duquel ils glissaient, sans présenter une épaisseur appréciable. Cela me rassurait un peu ; d'ailleurs, je vieillais. Ce n'est pas en pareille compagnie, vous pensez bien, qu'on ferme l'œil !

Je tenais mes yeux ouverts. Et pourtant je me retrouvais tout à coup dans la chambre pleine de soleil, n'y voyant que ma mère en peignoir rose, et ne sachant pas du tout comment la nuit et les monstres s'en étaient allés.

« Quel dormeur tu fais ! » disait ma mère en riant. Il fallait en effet que je fusse un fameux dormeur ! ...

D'après Anatole FRANCE

**Texte n° : 06**

**Une vieille école.**

L'école se tenait à l'extrémité du bourg, sur la route de Bussière. C'était une ancienne et noble maison située entre un verger bordé de buis taillés et une cour plantée de hauts tilleuls. La salle de classe, longue et sans fenêtre, ne recevait de jour qu'aux deux bouts, par deux portes croisées. A gauche de l'entrée, dans un coin, l'estrade du maître se dressait sur quatre pieds de bois. Deux cartes vernies et multicolores pendaient à la muraille, parmi des tableaux de lecture déchiquetés aux coins et criblés de coups de règle. Les élèves étaient assis face au mur et grouillaient dans la pénombre comme les agneaux dans une étable.

Noël Sabord, *Le Buisson d'épines* (Grasset, édit.)